

Récollecion à St-Jacut

Bénévoles des Conférences St-Vincent de Paul
du 29 juin au 4 juillet 2025

Nous allons vous partager quelques réflexions, intuitions, appels qui sont à la fois à l'origine de notre vécu avec les pauvres mais aussi qui ont été nourris et confortés par ce vécu.

A l'origine, nous avons tous les deux été doublement séduits :

* séduits tout d'abord par « (un) Dieu » qui se fait charnellement proche de chacun(e), donnant priorité aux « mis à part » afin qu'il soient « mis au cœur », afin que les exclus deviennent les élus de nos choix, de nos cœurs...

* séduits aussi par François d'Assise, et notamment par sa manière d'être fraternel avec tous. D'où l'accent, pour nous, mis et engagé sur « l'être avec » davantage que sur « le faire pour » ou même « le faire avec ».

Et conjointement, dans la mouvance de François d'Assise, une option nette pour des choix de pauvreté, de simplicité volontaire, de « sobriété heureuse ».

Pour nous 2, chacun selon des modalités propres, dès le début de l'âge adulte, nos choix de vie se sont donc assez vite orientés en direction des pauvres de nos sociétés.

* Colette : infirmière durant quelques années, puis amenée à animer une association intermédiaire à Douai (dans le nord), de là, à pénétrer l'univers de la prison avec le statut de visiteuse, à vivre aussi d'autres engagements conjoints, dont dans un lieu d'accueil de jour sous l'égide des Conférences Saint-Vincent-de-Paul (!) mais aussi des relais fréquemment assurés dans un lieu d'hébergement lillois ouvert aux personnes à la rue.

Cofondatrice par ailleurs de la Communauté Magdala et enfin appelée par l'évêque d'alors à animer « la pastorale diocésaine de la solidarité avec les plus pauvres ».

* Michel : entré dans la vie religieuse franciscaine en Belgique, et assez vite dans la foulée, engagé plusieurs années comme Volontaire à ATD ¼ Monde dans différents quartiers sous-prolétaires (à Bruxelles, en région de Liège).

Dans les années 80, profondément saisi et interpellé par leur réalité, j'ai désiré rejoindre davantage les personnes à la rue, privées de domicile et ce, dans différentes villes de France et de Belgique, avec 2 autres frères, donc avec eux durant 9 ans.

En 1992, Colette et moi, nous avons décidé de conjuguer nos chemins en poursuivant ensemble cette vie partagée avec « nos amis de la rue » (comme nous aimons dire) et ce, pendant 16 ans encore.

Le déclic initial de ce choix de vie fut cette phrase figurant dans la Règle des Frères Mineurs :

« Que les frères se réjouissent lorsqu'ils vivent parmi les personnes viles et méprisées, les pauvres, les malades, les lépreux et les mendiants des rues ».

2 mots importants :

se réjouir... c'est-à-dire : ce n'est pas un pensum, un sacrifice, une BA, un devoir moral mais une vraie joie,

être parmi... c'est-à-dire : demeurer avec, prendre le temps, ne pas s'agiter à répondre aux besoins...

Notre intention n'était donc pas d'apporter un secours matériel ni une aide sociale mais avant tout une présence amicale et fraternelle, tissée et vécue par un partage de vie le plus concret possible, de jour comme de nuit.

C'est-à-dire qu'au quotidien, nous empruntions les mêmes circuits de survie, nous nous retrouvions les uns et les autres dans les mêmes lieux : les gares, les squats, les lieux d'accueil et/ou d'hébergement, les distributions de soupe et de café en rue, que « nous faisons les poubelles » aussi, etc etc.

Nous y étions volontairement « les mains nues », sans aucun argent, nous laissant peu à peu

recevoir dans un apprivoisement réciproque.

En s'approchant de l'autre, un humain permet à un autre humain d'exister en tant que personne, malgré le mal/le malheur qui l'enchaîne et le défigure.

Un proverbe berbère dit :

« De loin, j'ai cru que c'était un fauve...

En m'approchant, j'ai vu un homme...

En lui parlant, j'ai rencontré un frère ».

Il ne faut jamais oublier que l'expérience de l'exclu, du très pauvre, c'est de ne rien valoir, mon seulement aux yeux des autres/de la société, mais peut-être plus encore à ses propres yeux.

Nous pensons ici à Régis, dans un squat à Rouen qui, nous voyant nettoyer et ramasser quelques débris dans un sac poubelle, a eu ces mots terribles : *« Jette-moi avec. De toute façon, je ne vauds rien » !*

En tout temps et en tout lieu, et notamment là où l'humain galère et souffre (où que ce soit), toute approche passe d'abord par le regard.

Quand je regarde vraiment l'autre, je sors de moi-même, de mes préoccupations, de mon indifférence.

Les personnes marquées par la grande exclusion -mais c'est vrai également dans l'univers de la maladie, du handicap, de la grande vieillesse, de la prostitution, de la prison, de la fin de vie - sont extrêmement sensibles à la qualité du regard (ou au non-regard) que l'on pose sur elles.

« Pendant des jours (nous disait Raymond), personne ne 'm'en-visage', alors je deviens personne ; ça se fait tout seul. Un mort qui a l'air vivant, c'est pas tellement gênant ».

Dans « Le soleil se lève sur Assise », Éloi Leclerc écrit :

« Si tu rencontres un misérable, un être douloureux ou désespéré, tais-toi, écoute-le.

Emplis tes yeux de sa présence, de son existence, jusqu'à ce qu'il découvre lui-même dans ton regard qu'il existe vraiment et que tu es son frère.

Alors, tu trouveras les gestes et les mots qui conviennent.

Et peut-être n'y aura-t-il rien à dire ou à faire.

Il existe. Tu l'as fait exister.

Tu as été Dieu pour ton frère ».

Si toute rencontre débute par le regard qui va devenir un échange de regards, elle se poursuit dans une disponibilité fondamentale à recevoir tout ce que l'autre va vouloir me donner de lui. Recueillir la confiance, la confiance qui me sont faites.

Cette disponibilité à recevoir doit s'exprimer avec d'autant plus de délicatesse que c'est (souvent) nous qui avons l'initiative de la rencontre.

Recevoir, c'est écouter, se laisser imprégner/toucher, être attentif aux manifestations de l'autre.

En tout cas, avant de vouloir aider, cherchons davantage à connaître, à comprendre.

Pour cela, il convient de nous disposer à écouter ce que l'autre cherche à nous dire.

Apprendre à écouter nous engage à un travail de conversion radicale.

Le plus souvent, nous sommes tellement pressés de vouloir aider, assister, soulager, consoler, conseiller, éduquer voire moraliser.

Ce besoin compulsif d'aider nous empêche alors d'entendre la souffrance de l'autre et de l'entendre là où elle lui fait le plus mal.

Écouter, c'est favoriser l'expression de l'autre (sans de suite reprendre la parole ou redouter les silences...ou les larmes).

C'est faire émerger les vrais besoins, les vrais désirs parfois tellement enfouis.

Libérer ainsi la parole, c'est très important, précisément avec les très pauvres qui ont peu

d'expériences et de moyens pour s'exprimer et à qui on donne trop rarement la parole (dans les lieux d'accueil, par ex., même si et heureusement « ça » évolue davantage en ce sens depuis quelques années)

Et pourtant...

Le pauvre, le souffrant a quelque chose à dire, à me dire/à m'apprendre de sa vie, de son Histoire, de son vécu.

Comme il nous faudrait apprendre à entrer peu à peu dans sa mémoire, dans son ressenti à lui (non plus seulement dans notre propre appréciation de sa situation) !

Apprendre ainsi à nous déplacer intérieurement.

Être écouté, pouvoir exprimer sa souffrance (et ses espoirs aussi !) à quelqu'un, et que tout ceci soit reçu, profondément respecté est souvent libérateur et peut parfois constituer un déclic de vie sur un parcours de mort.

Comme l'exprimait Arthur, un soir, dans un dortoir : « *Moi, j'ai besoin de parler, tu comprends ? Les murs, ils ne vont pas me répondre. Quand tu es dans la rue, à qui tu vas parler, à qui tu peux parler ? J'explose tellement en moi. Merci de m'avoir écouté.* »

Et encore Jean-François, en prison actuellement, qui disait récemment : « *Pouvoir s'exprimer et être écouté, ça apaise. Mais être vraiment écouté, pas d'une oreille distraite où ça rentre d'un côté et ça sort de l'autre* ».

Rappeler ainsi l'importance de l'écoute peut paraître dérisoire mais une écoute de qualité est très rare.

Du reste, n'en faisons-nous pas nous-mêmes assez souvent et douloureusement l'expérience ?

Celle d'être entendus distraitement, superficiellement (y compris par nos proches)...

Écouter vraiment, c'est encore accepter d'entendre une différence...en tant de domaines susceptibles de nous dérouter.

Reconnaissons en vérité que bon nombre de propos, d'attitudes des très pauvres nous apparaissent souvent bizarres, incohérents, désordonnés, illogiques, incompréhensibles voire carrément immoraux, osons le dire. Nous sommes parfois heurtés et/ou déstabilisés...

Alors, insidieusement s'infiltrer en nous le jugement, la catégorisation : nous avons tendance à privilégier les « *bons* » *pauvres* = ceux qui, selon nos critères, font des efforts pour en sortir...ou qui correspondent bien à nos schémas d'insertion, à nos attentes et projets..., et à lâcher peu à peu « *les mauvais* » = ceux qui râlent beaucoup, parfois même avec éclat, ceux qui dépensent à tort et à travers, achetant un nouveau smartphone ou des tennis de marque avant d'avoir assuré le nécessaire, les courses alimentaires par ex., ou encore ceux qui nous semblent trop exigeants et qui osent dire non.

Écouter, c'est accueillir l'autre tel qu'il est, sans jugement. C'est se tenir là, à ses côtés, pour lui offrir une présence intense.

Inconditionnelle. Indéfectible. Et qu'il le sente, et qu'il le sache !

Alors oui, auprès de celle/celui qui souffre, nous avons sans cesse à apprendre la pudeur des mots, la délicatesse des attitudes, le silence aussi, surtout le silence d'ailleurs.

Apprendre peu à peu à dompter la violence des paroles et/ou des jugements péremptaires qui ne font qu'amplifier la dureté de la vie et du monde.

Tout cela, évidemment, implique de prendre du temps (dans la rencontre, dans le cheminement de la relation, dans la relecture aussi, personnelle ou avec d'autres) : « *C'est le temps que tu prends, que tu perds pour ta rose qui fait ta rose si importante* » nous rappelle le Petit Prince...

Une autre grande souffrance dans la vie des pauvres est d'être en permanence assistés et donc sous la dépendance d'autrui.

Pour tenter de vivre ou de survivre, ils reçoivent tout : l'argent, le colis alimentaire, les conseils, parfois aussi les remarques et les reproches.

Trop rarement, ils ne peuvent donner et moins encore *se donner*.

Oh, souvent, ils connaissent des gens qui leur veulent du bien mais ils n'ont pas ou peu d'amis, tout simplement.

Personne n'est là pour recevoir leur amitié.

C'est pourquoi il est urgent et capital d'entrer en « *hospitalité réciproque* » avec les pauvres.

C'est-à-dire apprendre à nous laisser rencontrer nous aussi, à nous laisser recevoir sans crainte.

Parce que, par ex, nous redoutons peu ou prou d'être mal à l'aise, en raison de nos modes de vie personnels si différents, plus favorisés le plus souvent.

Chercher à renverser le mouvement de dépendance, d'assistanat, pour entrer vraiment dans une relation d'égal à égal, d'adulte à adulte.

Vigilants, du coup, sur l'infantilisation, le tutoiement intempestif (sans y être autorisé), sur toutes formes de paternalisme ou de despotisme éclairé qui, toutes et tous, nous guettent ici ou là.

Au fond, il n'y a plus alors un approchant et un approché mais 2 personnes qui s'approchent l'une de l'autre.

Nous pouvons peut-être goûter ici, d'une saveur renouvelée, le beau récit évangélique des *Pèlerins d'Emmaüs* qui illustre si bien ce que nous voulons encore exprimer par « hospitalité réciproque ».

Deux hommes marchent, dépités, désespérés, anéantis : c'est le poids de l'incompréhension, de la désillusion, de l'échec, de l'impasse, de la nuit...

Soudain, un Inconnu les rejoint en chemin, s'approche, et dit le texte, si discrètement...

Les deux l'acceptent...

Pour commencer, L'Inconnu ne parle pas, il les écoute *longuement* et patiemment.

Il va ainsi apprendre et comprendre d'eux la raison de leur désarroi :

« *De quoi parliez-vous en chemin* » ?

C'est seulement après les avoir écoutés que l'Inconnu, à son tour, leur parle.

Les 2 amis sont maintenant prêts à l'écouter, à accueillir Ses paroles car en tout 1er lieu, ils ont pu se décharger, déposer le fardeau de leurs cœurs.

Un espace libre et perméable s'est creusé en eux.

Ils apprennent alors à voir/à lire la réalité autrement, éclairés d'une lumière nouvelle.

Et, nous dit l'évangile, c'est au cours de cet échange que peu à peu l'intensité d'une présence se fait sentir, les réchauffe et relève :

« *Notre cœur n'était-il pas tout brûlant* » ?

On connaît la suite : les 2 disciples requinqués, transformés, reprennent leur chemin différemment.

L'avenir est dégagé. Retournement concret (vers Jérusalem) et symbolique également...

A la lumière de ce récit, nous pouvons nous interroger chacun(e) : habituellement, spontanément, comment je m'approche de l'autre ? Comment je fais route avec lui ?

Suis-je désireux/euse de lui offrir une présence qui va lui permettre de relire *sa* vie et qui va lui donner une saveur nouvelle et inconnue peut-être ?

Une présence qui va relever, susciter, re-susciter, ébaucher un nouvel avenir, ouvrir de nouveaux horizons ?

Une vraie présence à l'autre est celle qui nous transforme au travers d'une écoute profonde et d'un dialogue, qui nous met au large et nous ouvre au futur de nous-mêmes.

Faisons encore un pas de plus dans cette dimension de l'approche de l'autre, en nous posant la question : dans notre rapport avec le pauvre, ne sommes-nous pas encore trop souvent habités/imprégnés d'une *mentalité colonisatrice*, c'est-à-dire d'un comportement qui fait irruption dans la vie de l'autre, d'une attitude conquérante qui pense pour l'autre/à sa place, qui pense pour son bien, qui lui indique la marche à suivre, une attitude mue par le désir de changer l'autre ?

Comment donc convertir cette mentalité colonisatrice pour entrer dans une attitude de disponibilité qui se tient au service du besoin de l'autre...

Regardons Jésus.

En entrant dans le monde, il ne dit pas : « *C'est moi, j'arrive* (sous-entendu : comme le sauveur) ». Il ne se présente pas par un *Je viens* qui s'impose mais par un *Me voici* qui se propose, s'expose et dont on peut *disposer*.

Ce « Me voici » traverse toute la Bible, d'Abraham à Jésus, en passant par Moïse, Samuel, Isaïe, Marie et bien d'autres.

Ne serait-ce pas la plus juste façon de nous présenter à autrui : démuni, humble, sans violence, revêtu de profond respect et de délicatesse, lui permettant d'identifier lui-même celui qui vient ainsi à lui ?

Ce n'est plus moi alors qui me définis, qui m'identifie devant l'autre mais c'est lui qui, en me voyant *être* va reconnaître quelque chose qui lui parle, le touche, et le rejoint.

Ce « Me voici », silencieux dans les paroles, est en revanche éloquent dans la manière d'être et dans les actes.

Je ne m'identifie et ne suis identifié à rien d'autre qu'à la manifestation et à la qualité de mon geste. « *Il nous faut moins dire Dieu que devenir celle ou celui en qui Dieu se raconte* », comme nous le suggère Evdokimov, théologien orthodoxe.

C'est bien le thème de cette journée : « Comment être témoin sans le dire » ?

Le « Me voici » respecte le silence, la nécessaire distance, « *l'intervalle de discrétion* », selon l'heureuse formule de Lévinas.

Il prémunit de la violence du « Je viens » qui s'impose et régit tout pour, au contraire, se proposer dans un rapport de présence et d'hospitalité.

Cette attitude intérieure et manifestée concrètement nous paraît particulièrement importante. Elle pourrait renouveler assez radicalement notre conception et notre pratique de la charité, de l'amour et du service du prochain, et nous aider ainsi à décoloniser toutes nos relations.

Il s'agit, en somme, de passer du *je viens* pour te faire du bien à un *me voici* pour être avec toi, pour t'accompagner sur ta route.

En d'autres termes encore, il s'agit de quitter le pouvoir écrasant d'une certaine charité pour entrer dans la disponibilité de *la fraternité*.

N'est-ce pas encore toute la pédagogie du Christ ?

Toujours Il demande à celui qui l'implore : « *Que veux-tu que Je fasse pour toi* » ?

Alors que, bien souvent, c'est tellement évident (Que je voie ! Que je marche !).

C'est que nommer son désir, pouvoir l'adresser à quelqu'un est capital.

Autre point de réflexion maintenant : la confrontation avec notre *impuissance* ou, en tout cas, notre non toute-puissance dans l'aide que nous voulons apporter à autrui.

Il s'agit là d'un rendez-vous quasi incontournable dans l'accompagnement des grands souffrants.

Cependant... Ce n'est pas parce qu'il n'y a plus rien à faire à un moment donné qu'il n'y a plus rien à être, à vivre.

Apprenons peu à peu à nous familiariser et à nous réconcilier avec l'impuissance.

Plus encore que la mort, n'est-ce pas elle que nous redoutons ?

C'est le grand enseignement que nous donnent les Soins Palliatifs : prendre soin de la vie qui se retire mais qui veille encore, avec ses surprises, son inattendu, sa beauté unique, sa fragilité aussi... Consentir, acquiescer pleinement au fait de demeurer là, simplement, humblement, dans une douce compagnie d'humanité, en investissant toutes nos énergies à remplir d'une intense présence ces rencontres où plus rien ne semble évoluer...

Présence qui, jusqu'au bout, atteste la valeur suprême de la vie, quel que soit le visage qu'elle revête alors.

Accepter ainsi notre impuissance devant l'autre, c'est entrer dans un processus de purification de notre amour à son égard, dans un *travail de dépossession*.

Nous ne pouvons plus nous gratifier ou nous réjouir d'une quelconque réussite.
Nous nous tenons simplement là, seulement pour lui, sans plus d'acharnement thérapeutique, caritatif, éducatif, spirituel même.
Aider alors, c'est se reconnaître sans moyens, sauf celui de la présence.
« *La présence pure* », disait Christian Bobin.
Et la vraie présence n'est pas puissance.
Cependant, elle rend plus fort mais non au moyen de la force.
La juste présence est attention, douceur, délicatesse, compagnie.
Au cœur de l'épreuve, ce qui change tout, c'est de n'être pas seul : « *Le plus dur n'est pas de mourir mais de mourir sans être entouré* » rappelle souvent Marie de Hennezel.
Pour nos amis dans l'errance, leur plus grand drame n'est pas d'abord de ne pas savoir où aller ou de naviguer n'importe où, mais plus essentiellement de ne pas savoir avec qui marcher sur la route. C'est parfois vertigineux...abyssal...

Nous ne sommes pas chargés de sauver les autres mais conviés, convoqués à ne jamais désertier, à rester à leurs côtés, quoiqu'il advienne et surtout quand tout va au plus mal.
Nous n'avons pas davantage à porter leurs souffrances ou leurs épreuves à leur place, ni à les en préserver/à les protéger à toute fin mais à faire en sorte qu'ils puissent eux-mêmes prendre leur charge, et accomplir leur traversée, la leur.
« *Dans toutes les misères qu'on traverse, on a besoin d'un soutien humain, un soutien vraiment humain* », nous disait encore Bruno.
Ne serait-ce pas là que réside la grâce des pauvres, en ce qu'ils nous ramènent sans cesse à la primauté de l'humain en tout ?
Par son besoin d'une rencontre « cœur à cœur » selon l'exquise expression d'un autre ami de la rue, le pauvre nous recentre sur l'essentiel de la vie, qui est l'échange, la gratuité, l'amour.

Bien sûr, la personne qui a mal n'est pas insensible au soulagement de sa douleur mais elle est infiniment plus sensible encore à la façon dont nous allons nous comporter avec elle, à la manière dont nous allons la traiter, la respecter, bien plus qu'à ce que nous allons faire pour elle.
C'est aussi l'enseignement que nous donnent sans cesse les pauvres : ils sont ultra sensibles à la manière dont on les considère en profondeur et vérité (à travers la mendicité, par ex).
Au fond, leur demande essentielle, c'est toujours : « *Est-ce que tu m'aimes* » ?
En tout cela, ils nous rappellent quelque chose d'essentiel et de capital dans le sens de l'humanisation mutuelle de nos vies.

Dans cette rencontre avec la personne en difficultés ou en souffrance, il ne s'agit pas d'écouter sans plus, comme un enregistreur ou une éponge absorbante mais d'instaurer un dialogue où l'on va repérer, au fil des rencontres, tout ce qui peut permettre la résilience, c'est-à-dire, la possibilité de rebondir « malgré » les traumatismes endurés, la possibilité pour le pauvre de se responsabiliser aussi, plus que de se lamenter de façon récurrente et finalement stérile.
Parfois aussi, il peut s'agir d'entrevoir avec lui des pardons à donner ou à recevoir...
Ce qui peut permettre, par ex., de renouer des liens rompus, de franchir des pas nouveaux...

Évoquons ainsi le chemin/ement d'Yvette (décédée l'été dernier). Nous la connaissions depuis 1988. Sa vie personnelle, affective, et psychique fut souvent compliquée, chaotique et douloureuse. Elle a connu la rue, le compagnonnage avec l'alcool, les coups, les logements « taudisards »... En fait, il y a plus de 35 ans, son mari l'a quittée un jour sans crier gare, en emmenant dans le sud leurs 3 enfants, à l'époque encore bien jeunes.
Yvette ne les a plus jamais revus après.
De temps à autre, elle les évoquait avec tristesse, rêvant d'un appel téléphonique...
Nous pressentions bien que cette « séparation-rupture » était un gros nœud de souffrance dans sa

vie.

La voyant avancer en âge, avec aussi une santé de plus en plus fragile, nous l'avons peu à peu ouverte à la perspective d'envoyer une lettre à ses enfants.

Ce qui fut fait. Avec notre aide.

Dans ce courrier, et un peu pour la 1ère fois, Yvette fut en capacité de se tourner essentiellement vers la souffrance, très vraisemblable, de ses enfants (qui ont quand même vécu une forme d'abandon de sa part) et avec ses mots, elle leur demandait pardon.

Elle est décédée quelques mois après cette « bouteille (jetée) à la mer », sans avoir reçu de réponse. Mais... Tout récemment, nous avons appris que ses enfants étaient finalement venus découvrir « son univers de vie » où nous avions laissé en évidence un cadeau personnel adressé à chacun(e) de la part de leur mère...

Qui sait si un chemin de pacification et de réconciliation ne s'est pas opéré... même post-mortem...

Vous le présentez : bien plus que de pain ou de vêtements, on touche ici à des domaines autrement profonds, susceptibles cependant de favoriser la croissance humaine et spirituelle.

Les très pauvres « y ont droit » aussi !

Pour parachever cette réflexion sur le « Me voici » et l'impuissance face au mal/malheur : ne sommes-nous pas éclairés par l'attitude de Dieu lui-même ?

En toute cette dimension, les très pauvres peuvent nous indiquer l'essence même de Dieu, révélé par Jésus au Lavement des pieds puis à l'ultime de la Croix.

Et ce Dieu-là, ni horloger ni juge, si humble et totalement désarmé, pourrait éclairer et transformer de façon radicale nos attitudes vis-à-vis des pauvres.

En effet, Dieu n'intervient jamais de façon magique, dans le fracas du tonnerre ou la force du vent, mais se propose plutôt de nous accompagner d'une brise légère.

Il ne change pas, Lui non plus, la trajectoire de nos vies, ne nous dédouane jamais de la responsabilité de nos actes et de nos choix mais, si nous le voulons bien, Il nous offre son Souffle vivifiant pour habiter toutes nos traversées (parfois si rudes), et éclairer toutes nos pâques...

Pour terminer notre propos, nous empruntons une dernière fois les mots d'Éloi Leclerc, en finale de son si beau petit livre « Sagesse d'un pauvre ».

Ils illustrent bien le thème et la dynamique de ce jour :

« Évangéliser un homme, vois-tu, c'est lui dire : toi aussi, tu es aimé de Dieu, dans le Seigneur Jésus. Et pas seulement le lui dire, mais le penser réellement.

Et pas seulement le penser, mais se comporter avec cet homme de telle manière qu'il le sente et découvre qu'il y a en lui quelque chose de sauvé, quelque chose de plus grand et de plus noble que ce qu'il pensait, et qu'il s'éveille ainsi à une nouvelle conscience de soi.

C'est cela lui annoncer la Bonne Nouvelle.

Tu ne peux le faire qu'en lui offrant ton amitié.

Une amitié réelle, désintéressée, sans condescendance, faite de confiance et d'estime profondes...

Nous devons être au milieu des hommes les témoins pacifiés de Dieu, des hommes sans convoitises et sans mépris, capables de devenir réellement leurs amis ».